Chapitre 4

Le mousquetaire, le moine et l’officier

Hélène Vasseur Dequidt

Carles s’accrochait à sa rêverie, à sa voisine, l’image de son visage féminin fixée au-dessus d’un gros nuage rose. Se promenant au milieu de ses songes, il trottinait machinalement pour se ravitailler en une demi-douzaine de bières bon marché. Et le parfum framboisé de la voisine peu subtilement mêlé aux effluves de houblon offrait un terrain propice à la création.

L’écrivain en devenir guettait maintenant l’inspiration, zyeutait les quatre coins de la pièce au cas où, craintive, elle s’y nicherait ; Gaspard, immobile sur l’éternel tapis, suivait la cadence des gestes de son maître, ouvert à la possibilité de son prochain repas. Les deux faisaient la paire : pâles, yeux rouges à force d’éviter l’eau potable ou pour cause d’appartenance au genre lapin, aversion pour le mouvement et la rapidité, entre autres choses. Comme l’inspiration, entre ces quatre murs, ne rentrait pas, comme d’habitude, Carles ouvrit plutôt ses mails. Les consulter provoquait soupirs et désespoir. Carles soupira désespérément. (Oui, eh bien, si ça semble longuet - pointe d’agacement, au théâtre, appui sur le terme *longuet*, désolée, mais ceci est la description du quotidien de Carles, dont je n’ai pas choisi le tempérament mou ni le trait de caractère de looser, qui, moi aussi, me sort par les trous de nez, alors minute, papillon, on en vient à l’action - au théâtre, sourire largement à l’aide d’un port de tête en biais après ce recadrage du spectateur. Revenons-en à nos ~~moutons~~ lapins !)

Soudain, surprise (accélération du rythme cardiaque de Carles pouvant entraîner la mort, son cœur n’y étant pas habitué), un éditeur lui avait répondu. Carles et Gaspard, fébriles, suants et rougissants, échangèrent des regards cramoisis. Mais la réponse n’était pas à la hauteur de leurs attentes : respectivement aucune perspective de publication ni de nourriture, si tant est qu’un « navet » pût être lu, ni même du goût d’un lapin (la deuxième possibilité reste cependant plausible, l’auteur ne possédant pas de lapin, elle ne sait pas ce que ça mange ~~et s’en fout~~). Carles fulminait et saisit cette occasion pour corriger ce « navet », d’autant qu’entre temps, ses yeux et ses doigts avaient manigancé un sale tour et tapoté l’ouverture de sa page Facebook sur son téléphone. Carles, contre son gré, y découvrit que son rival ès lettres, John Moëtéchambon, de son vrai nom Théophile Cépabon, inondait le fil d’actualité avec un événement qu’il vantait sous toutes les coutures, allant jusqu’à photographier son chat, lisant, affalé sur son canapé, l’air dédaigneux. Théophile avait ainsi visiblement la joie d’annoncer la parution de son torchon, intitulé *La vie comme je l’espérais*, chez Intellect Editions, le genre de maison qui aime façonner des auteurs à l’aide de recettes toutes faites avec lesquelles la première ménagère venue trompera son ennui sans devoir réfléchir. La colère comme carburant, Carles eut la ferme intention d’écrire frénétiquement, de longues heures durant. Un moment plus tard, le genre de moment suffisant pour laisser une large empreinte sur la joue couleur roast-beef de celui qui s’est endormi dessus, Carles fut forcé de constater que le fruit de son effusion d’humeur s’était imprégné sur une feuille imbibée de bave quasi sèche. Paraissant habitué à ce résultat, Carles n’eut aucune réaction, ce à quoi Gaspardsembla acquiescer, selon son éternelle méthode d’approbation, tenant dans l’absence de mouvement. C’était que Carles connaissait bien la bête. Et que les deux faisaient la paire.

Puis, le désespoir regagna les quatre murs et ce qu’ils contenaient : écrivain prometteur, lapin de concours, bière de dégustation, navet en cours de correction, roman autobiographique à terminer et que La Mort attendait, tapis de collection, télévision de collection, poussière de collection. (Le tout, de collection). De fait, il y eut, ce jour-là, concours du nombre de jetés d’écrivain prometteur dans le canapé, devant la télé. Manque de pot, Arte diffusait un documentaire sur les pesticides dans les champs de navets. À ce signe du destin, Carles fut pris d’une envie spontanée, légère, qui appelait une action dépourvue de soupirs et de nonchalance. Ce fut ainsi que Carles traversa son appartement jusqu’à son balcon, pour y observer la ville, et un bout de la terrasse d’à côté, à travers ce que lui laissait entr’apercevoir la haie en fausse végétation qui séparait les deux habitations. Sa voisine ne s’y trouvait pas. Il ne voyait rien non plus à travers les fenêtres, habillées de stores blancs, sobres.

Dans sa solitude, Carles se mit à rêvasser, imagina la belle en grande conversation, entourée d’invités tous mieux parés les uns que les autres : comtesses de Ségur, mesdames de Sévigné, Cyrano, Pantagruel. Il pensa que, dans le défilé, il ferait un magnifique d’Artagnan et Kevin, un pantagruélique quelque chose. Il ne savait pas encore quoi. Dans cette posture, sa voisine s’intéresserait à lui et lui lancerait, à intervalles réguliers, des *Joli* *Grand Âne-Céleste* et des *Veux-tu valser avec moi, grande perche*? sur un ton mielleux.

La discussion menait bon train quand la petite alarme des événements Facebook fit tinter cette fois les cors de son ordinateur. Blasé, le valeureux mousquetaire interrogea l’écran de l’œil : peut-être que, maintenant, c’était le hamster de Théophile qui s’extasiait devant la vie qu’il espérait ? Heureusement, il n’en était rien : c’était Matt, un vieil ami du lycée, qui l’invitait à un carnaval. Carles interrogea Gaspard du regard. Sa petite tête fit un mouvement de biais : l’enthousiasme pouvait s’y mirer comme les reflets du soleil sur l’océan. Carles fut inondé de joie : il cliqua mollement sur «participe».

Ce fut de cette façon cavalière que Carles décida d’accepter l’invitation, puisqu’aucun événement éditorial ne le retenait.

Ce fut aussi de cette façon peu cavalière qu’il abandonna les premiers chapitres du roman de sa vie sur un coin de son bureau, en compagnie du cendrier, de ses mails et de La Mort elle-même.

Ce fut encore de cette façon toute (quoi ? Toute trouvée ? Va pour toute trouvée !) qu’il se dit que, de toute façon, il avait grandement besoin de nouveaux éléments pour étoffer son roman, La Mort l’attendant au tournant, l’inspiration s’en étant allée, elle, au premier tournant (de rue, disons de rue).

Et ce fut enfin de cette façon — et pour achever ce mini poème en quatre strophes commençant par *Ce fut de cette façon… —* que Carles, s’offrant un peu de temps (car ce n’était pas comme s’il en avait, du temps, avec à sa charge un lapin, un petit appartement, un job alimentaire dans un open space et un manuscrit sans éditeur, mais bon!), ouvrit un ouvrage de Thomas Merton, son auteur préféré, dans le but d’extraire, chez ce moine trappiste, une règle de la conduite à tenir au carnaval, n’étant pas coutumier de ce genre de tradition toute codifiée et vouant un culte sans borne à cet homme.

Le récit de la vie de ce dernier bien entamé et une seconde demi-douzaine de bières plus tard, l’esprit de Carles lui brandit une réponse toute trouvée : il s’agissait, premièrement et selon un plan simple, de copier l’expérience légère et frivole, mais intense et pleine, du Thomas Merton jeune de *La nuit privée d’étoiles.* Cette première étape revêtait la forme d’une journée au carnaval. Puis, si ce plan ne fournissait pas suffisamment d’éléments pour son roman ou si le monde ne répondait pas à ses approches, il était prévu de suivre la règle trappiste du moine de *La Vie monastique*. Il passerait ainsi des heures à s’échiner devant son ouvrage, suant les gouttes de l’effort qui mériteraient un salaire juste et modéré, ou irait proposer ses services de bêcheur-laboureur aux propriétaires de jardins ouvriers jusqu’à épuisement, jusqu’à goûter le travail pour lui-même. Avec ce grand écart et les encouragements du maître à faire fructifier ses propres talents, Carles tenait enfin son best-seller.

Pour l’heure, son plan se réduisait aux festivités carnavalesques. La figure de d’Artagnan fit mouche pour honorer l’invitation de Matt. Et deux jours plus tard, ils se retrouvèrent sur la terrasse qui dominait le village endormi. C’était le carnaval sur la place et dans les rues. Le tambour major donna le premier coup de sifflet. Frappa de sa baguette. Un coup. Fort. Retentissant. Les poitrines des gens, sous leurs accoutrements, avaient palpité. Quasi convulsé. La tension était à son comble. Fallait que ça pète, que ça claque, que ça rie et tambourine. Et c’était parti. Les yeux maquillés brillaient, et riaient les dents dans les bouches au rouge à lèvres encore sage. Il faisait noir de froid. Six heures. Pétantes. C’était pas pour les pète-cul, le réveil. Du carnaval. Même s’ils étaient les bienvenus. Tout le monde était bienvenu, pouvait revêtir la vie de qui ça lui chantait.

Carles avait choisi le port altier d’un mousquetaire. Ses vêtements lui allaient à ravir, soulignaient sa longitudinalité, accentuaient son flegme naturel. Les paupières colorées des femmes traînaient sur son costume, y accrochaient leurs regards. Les mots ne s’échangeaient pas encore. Trop froid, trop noir, trop tôt, trop sobre. Carles se limitait à déambuler, suivait le flot du cortège, lorgnait souvent ses pieds et se demandait : «Mais qu’est-ce que je fais ici ?» Il connaissait cette tradition de fous. Du moins le pensait-il.

Matt, l’ami de jeunesse resté fidèle, grand et brun, mince et affable, visiblement officier de la marine pour la journée, accueillit Carles et Kevin, leur tendit une petite gourde en acier qui contenait du r-r-r : « Remontant qui Réveille et Réchauffe ». Kevin, en moine frigorifié, espèce de gros sac en toile de jute ceinturé, coiffé d’une perruque chauve, pommettes lie-de-vin, dents déchaussées, avait pris le parti d’un religieux surnommé « moine kéké », qui collait aux basques de son mousquetaire, de peur que celui-ci n’invective le premier Porthos venu. Ce dernier n’attirait pas les vocations et les trois faisaient la paire.

Immédiatement après avoir goûté au r-r-r, et comme si cette potion rappelait Carles à sa mémoire, celui-ci sortit de sa poche un dictaphone. Il pressa le bouton ON. Les yeux interrogateurs de moine kéké et de l’officier suffirent à faire parler d’Artagnan :

– J’ai besoin de nouveaux éléments pour améliorer mon nav…, enfin mon roman.

– Et tu veux enrezistrer quoi ? interrogea moine kéké, à qui les fausses dents prêtaient un parler tout à fait délicieux.

– À la première occasion, je t’en fais une démonstration, fit Carles, que le r-r-r rendait téméraire.

(En réalité, Carles ne trouva jamais le courage d’utiliser son dictaphone, qui devait servir à enregistrer des gens venus s’amuser. L’objectif était de collecter les meilleurs souvenirs, les plus beaux rêves, les prénoms et les mots préférés des carnavaleux, pour les employer dans son roman, comme une sorte de matière première, de glaise nécessaire à l’œuvre. Tout ce que Carles obtint malgré tout, ce furent « les mots préférés », qu’on ne peut malheureusement retranscrire ici.)

Ainsi la journée de carnaval passa, passa même bien. Les trois hommes ne la finirent pas comme ils l’avaient entamée. Ou plutôt si : la bonne humeur persista, de même que l’effet du r-r-r, régulièrement appuyé par l’influence d’autres breuvages ; le rire, les danses improvisées, l’accordéon, les tambours et les poèmes aux inconnus s’amplifièrent jusqu’à la tombée de la nuit, quand l’ensemble du cortège, plus que jamais disséminé, ne forma qu’une seule personne, faite de tous les cœurs, ceux qui avaient palpité dans les poitrines, au premier coup de sifflet déchirant l’aube, désormais battant au même rythme, sur la même musique, d’un seul cœur (oui, la description est longue. Et A-lors ? Je suis un narrateur qui passe son temps à raccourcir ses descriptions, et là, il est tard. Donc cette description s’allonge ! Et d’abord, on ne coupe pas la description du carnaval ! Question de respect, d’hommage, de déférence. Et de souci du détail ! Point. Et puis Proust serait d’accord. Enfin je crois. Allez, reprenons). Ce qui avait changé, c’étaient les voix cassées, éraillées, les costumes froissés, les maquillages passés, sa propre peau parfumée de celle des autres, à force de parler tout près par exemple. Et puis le cœur, avait grossi, s’était gonflé, rallié, relié, dilaté. Ça faisait bizarre, un peu, quand même. Et au sortir de cette journée hors de l’espace-temps, Carles eut envie de conclure. Il stoppa le mousquetaire dont il avait revêtu le costume dans son élan cavalier décidément beaucoup trop lourd à soutenir pour lui, examina le vague un instant, et conclut :

– Ça fait bizarre, un peu, quand même.

Les deux autres, les traits épanouis, empreints de fatigue, le regardèrent, se regardèrent.

– Oui.

– Oui.

Le froid avait regagné la bourgade, la nuit aussi. Ça sentait la friture au coin de chaque rue, la bière et la chaleur à la porte de tous les cafés. Les éclats de rire et les tambours perçaient encore le silence hivernal de fin de journée. Un mousquetaire voûté, un moine grassouillet, un officier en tenue, furent pris dans une dernière danse bucolique et enjouée. Toutes les plus belles femmes s’y étaient mêlées, celles qui n’avaient pas froid, aux yeux non plus, celles qui n’avaient pas peur de sourire, à pleines dents non plus. Ils furent heureux, accueillirent avec reconnaissance l’amour que ces déesses leur offraient, embrassèrent quelques nymphes sur la bouche, en prirent d’autres par la taille pour les faire valser, échangèrent des regards étoilés. C’était trop beau. Trop bien. Le genre de journée qui ne se produit pas deux fois. Non.

Le lendemain matin, avant de partir, Carles, dans son costume débraillé, de son regard cerné, considéra la place jonchée des vestiges de la fête : sous un ciel ombragé, les couleurs vives se mêlaient aux nuances brunâtres des pavés, donnant à la scène un contraste impressionniste digne d’un tableau de grande facture. Le calme avait regagné cette palette, comme pour permettre aux ultimes bribes de joie de laisser échapper leur souffle, onde bienfaisante. Carles prit une longue bouffée de cette vague, la cala au creux de son coude comme on enserre sa propre chaleur par temps froid. Embrassant la bourgade entière de ses yeux scintillants, il la quitta, priant pour emmener la joie.

Revenu à sa petite routine, pour combattre une amère nostalgie intempestive, Carles se mit aux fourneaux : il écrivit. Encore et encore. Tout y passait. Ce qu’il avait vu, senti, touché, partagé, chanté, embrassé et serré. Le voilà qui attrapait au vol la moindre bribe de souvenir, de cheveux collés aux joues, de collants craqués, de perruques de côté. Et le respect, tant de respect. Pas un mot de trop, pas une main sous une jupe, pas une dame bousculée. Juste les a priori, les idées toutes faites, le jugement, l’apparence. Avaient volé en éclat. Balayés. Le dictaphone, resté allumé dans sa poche, délivra les sons brouillés d’une journée au paradis. On n’y comprenait rien. Mais Carles recolla tous les morceaux, retrouva l’émotion et l’image de chaque son. Et ça courait, ses doigts sur le clavier. Même le lapin n’en revenait pas.

Voilà comment la plume du mousquetaire quitta son chapeau pour se glisser entre les mains de l’écrivain, écrivain-mousquetaire, mousquetaire-écrivain.